



Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés du 12e arrondissement

Le porte-plume



Les quelques lignes qui suivent sont les souvenirs d'un enfant venant, soit de mon vécu, soit des souvenirs de mes tuteurs Mr et Mme Schubert.

Mon père Chaïm fut engagé volontaire dans l'armée française, tout comme son frère Pinkwas (Paul)

Fait prisonnier, il ne réapparut jamais à la maison et c'est lorsque ma mère apprit qu'une voisine l'avait dénoncée comme juive qu'elle décida d'essayer de franchir la ligne de démarcation en m'emmenant avec elle. Là quelques images me reviennent : nous étions dans une cave quand on vint nous arrêter. Qui ? Allemands ? Français ? Je ne sais pas.

Les images me viennent comme dans un nuage flou : un soldat me donnant des bonbons.... Un homme dans une carriole avec des chevaux lancés à vive allure se levant et retombant (peut être une tentative d'évasion...)

Les images suivantes sont celles de la traversée d'un square avec à un bout la Croix Rouge qui venait me chercher. Ce fut je crois un miracle et c'est pourquoi je me dis toujours que maintenant « *je fais du rab...* ».

Je me souviens ensuite d'un jour où j'étais dans un lit d'hôpital et de la venue de ma tante Thérèse Schubert, sœur de mon père, qui était venue me chercher et qui trouva dans mon manteau le porte-plumes (*que je tiens sur la photo*) et quelques bijoux

J'étais, d'après ses dires, chétif et malingre en raison de la sous alimentation que j'avais subie.

Le mari de ma tante était prisonnier évadé et travaillait pour elle sous un nom d'emprunt. S'appelant Schubert, les Allemands pensaient sûrement que ce nom était d'origine autrichienne et j'ai vécu quelques temps chez eux, Faubourg Saint Antoine, à Paris.

Un jour, un de leurs voisins, M. Lecaillon, inspecteur de police, vint annoncer à ma tante l'imminence d'une rafle et lui proposa de nous convoyer, avec mon cousin, Jean Schubert, le fils de ma tante, jusqu'en Ardèche, chez un membre de sa famille.

C'est une dame nommée Mme Ranc qui nous convoya, Jean et moi, jusqu'à une ferme isolée nommée « Pralong » près du petit village de Desaignes où vivait la famille Ranc, de religion protestante, qui nous garda jusqu'à la Libération.

Pralong avait comme autre spécificité d'être dans une petite vallée éloignée du village, et cet endroit servait de base aux maquisards. Ainsi, mon enfance fut bercée par le bruit des mitraillettes qu'ils utilisaient à l'entraînement. Jamais un Allemand ne réussit à monter dans ce coin de la haute Ardèche

Une plaque en l'honneur des maquisards morts au combat est apposée sur la place de Desaignes.

Une dernière petite anecdote : il y a quelques années je suis retourné à Pralong avec ma femme et voulant me faire reconnaître par le fils Ranc, Samuel, je lui dis : « *Bonjour Samuel, tu te souviens peut être de moi, je suis Emile Schubert* ». Celui-ci me regarda et me répondit : « *Tu ne t'es jamais appelé Schubert, mais Marmurek* »...

Après la guerre je fus officiellement adopté par ma tante Thérèse.

Toutes les personnes dont je viens de te parler sont mortes aujourd'hui et lorsque je suis de nouveau repassé à Pralong, il y a 2 ou 3 ans, la ferme était en ruine.

J'ai aujourd'hui un peu honte de ne pas avoir fait les démarches nécessaires pour que les Lecaillon et les Ranc aient été considérés officiellement comme des Justes.



Lettre d'Emile à Shaïm MARMUREK, son père

« Bonjour, mon père que je n'ai pas connu, bonjour mon cher papa,

C'est aujourd'hui, jour de Roch Hachana, que je t'écris. Je voudrais te parler et essayer de comprendre pourquoi tu avais respecté la parole que tu avais donnée.

Sur tous les documents et souvenirs que j'ai pu recueillir, il semble que tu es arrivé en France en 1932, suivant les traces de ta sœur Thérèse TOBA, qui t'avait précédé, et qui se maria avec Georges SCHUBERT. C'est d'ailleurs elle qui deviendra ma tutrice après la guerre.

Tu avais apporté de ton village des environs de Lodz (en Pologne) un savoir-faire de tailleur qui fait dire aux gens qui t'ont connu que tu avais des doigts d'or.

Tu commences alors à travailler à gauche et à droite, jusqu'au jour où tu décides de t'installer au 5, Passage Saint Bernard à Paris dans le 11^{ème} où tu vis seul.

A cette époque, les Juifs de Paris essayaient autant que faire se peut de garder le contact entre eux. Et c'est au cours d'une rencontre que tu fais la connaissance d'Hélène KORNBLUM née ROSENBLAT, la femme de l'un de tes amis qui était arrivée en France aux alentours des années 30. Elle te trouve séduisant, se met à jouer les marieuses et te fait connaître sa sœur Eva.

Aussitôt, c'est l'amour fou : dès que tu fais sa connaissance, tu en tombes follement amoureux et elle vient te rejoindre définitivement en France à l'occasion de l'exposition universelle de 1937.

Avec l'aide de ta femme, vous décidez de travailler d'arrache-pied à la création d'une affaire qui devient rapidement florissante : devenu confectionneur à domicile, tu emploies près de vingt personnes. Puis c'est 1939, l'année de ma naissance. Joie de courte durée car les barbares nazis viennent semer la terreur et la désolation.

Vous restez à Paris malgré les supplications des Kornblum qui, dès le début des hostilités, avaient décidé de partir pour se réfugier dans la région du Mont-Dor.

Tu crois encore en la justice des hommes et dans le respect de l'être humain, et puis, peut-être ne voulez-vous pas vous retrouver seuls et sans argent avec un bébé sur les bras.

Si j'ai bien compris, tu continues à travailler sans te cacher jusqu'à cette odieuse convocation du « *billet vert* » à laquelle tu te rends, pensant que c'était un simple contrôle d'identité.

Hélas, c'est le drame. La fourberie de l'occupant allemand, aidé en cela par la police française, fait que tu es transféré et interné à Pithiviers le 14 mai 1941. Je n'ai de toi que ta fiche d'internement dont les détails me donnent encore froid dans le dos : « *nervure sur la joue droite, cinq dents « orifiées¹ », accent étranger* », ces détails n'étaient-ils pas là pour penser qu'il y avait à l'autre bout de la chaîne des détresseurs de cadavres ?

A Pithiviers, affecté à la baraque n° 7, tu tentes de communiquer avec ton épouse qui commence un va-et-vient entre Paris et Pithiviers, et là intervient un épisode qui me laisse rêveur et auquel je réfléchis encore : un jour tu réussis à obtenir une permission pour voir ta famille et tu promets de revenir....

Devais-tu respecter la parole que tu avais donnée ? Ta parole était-elle la parole perdue ?

Les gens qui t'ont connu et qui ont survécu me racontent que malgré les injonctions de ton épouse, de tes amis et de tes voisins, tu voulais retourner au camp parce que tu avais donné ta parole et tu ne voulais pas que le gendarme qui t'avait laissé partir soit puni pour ton évasion : tu as mis en balance, ce jour-là, ta vie contre une punition aléatoire d'un autre. Devais-tu respecter la parole donnée face à de gens qui n'avaient aucun respect pour la valeur humaine ?

Aujourd'hui il est facile de dire oui, mais je comprends qu'à cette époque cela devait être totalement différent. Aurais-je agi différemment aujourd'hui ? Je ne le sais pas, peut-être que mon besoin farouche de liberté m'aurait fait prendre un autre chemin avec tous les risques que cela comportait pour nous trois, je ne sais pas, je ne sais pas

Quoiqu'il en soit, tu es retourné de ton plein gré dans cette fichue baraque 7 que je vois encore sur le porte-plume que tu avais fait fabriqué et sur lequel on voyait aussi nos trois visages.

Puis ce fut le drame de cette solution finale, les Allemands ayant décidé d'éliminer, le plus rapidement possible, les Juifs qui vivaient en France sous la garde de la gendarmerie française. Tu fus l'un des premiers à partir le 25 juin 1942 par le convoi n°4, pour une destination que nous connaissons tous maintenant : AUSCHWITZ et d'où tu ne revins jamais.

La suite tu la connais, tu l'as vue de là-haut : maman et moi avons tenté de passer en Zone libre, mais nous fûmes arrêtés et envoyés en camp de triage à Châlons-sur-Saône. Pour moi, ce fut un miracle : la Croix Rouge me récupéra avec, dans mon petit manteau, quelques bijoux et ce porte-plume qui était notre dernier trait d'union. Transféré au [centre Guy Patin](#), je fus recueilli par ma tante Schubert et, grâce au courage d'une voisine, je fus convoyé dans l'Ardèche où je vécus caché jusqu'à la fin de la guerre, tandis que toi ma chère Maman tu fus expédiée à Drancy puis déportée à AUSCHWITZ le 31 Août 1942 par le convoi n° 26. »

— Emile —

¹ dans le texte !